



Rédaction : 68, rue de la Chaussée d'Antin - PARIS (9^{ème})

Le Bureau de l'Amicale du II C présente à tous les camarades ses meilleurs vœux pour la nouvelle année.



Il donne rendez-vous à tous les membres aux deux dates suivantes :

● 1° — **Dimanche 6 février 1949**
à 9 heures précises

MAISON DES AMICALES
68, rue de la Chaussée-d'Antin (9^e)

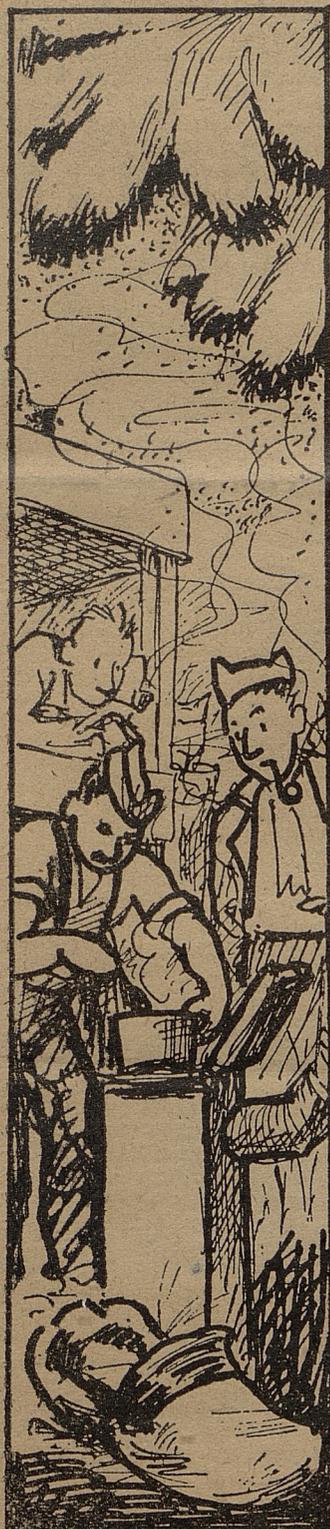
ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

ORDRE DU JOUR : Rapport moral ;
Compte rendu financier ;
Renouvellement du bureau.

● 2° — **Samedi 19 février 1949**
à 21 heures précises

G^D BAL DE NUIT
MOULIN DE LA GALETTE
77 à 81, rue Lepic (18^e)

donné par l'Amicale du Stalag II C au profit de ses œuvres sociales



EN "ONUSIE"



Il vous passe parfois par la tête des idées bizarres.

C'est ainsi qu'ayant envie de faire un petit voyage à l'étranger, à bon compte, j'ai décidé de partir aussitôt, et me voici déjà de retour!

Il est vrai que mon absence n'a duré que deux à trois heures car

j'ai visité le pays minuscule et nomade, venu s'installer pour quelque temps à deux pas de chez moi, qui s'appelle l'O. N. U.

Il était temps, car le lendemain c'en était fini de cet Etat qui prend ses vacances comme vous et moi, mais ces vacances sont plus longues à n'en pas douter que les vôtres ou les miennes!

Certainement ma visite a dû passer inaperçue des indigènes bien que je me sois rendu compte qu'à mon entrée dans la salle des séances il y avait eu quelques éclairs de magnésium. Ma modestie naturelle et mon bon sens me font croire qu'ils étaient plutôt dirigés sur des délégués qui entraient également, la séance n'étant pas encore commencée.

Je n'ai pas regretté mon déplacement puisque j'ai pu visiter une partie du Palais de Chaillot que je ne connaissais pas et assister à une séance de l'Assemblée des Nations Unies, organisme dans lequel des millions d'êtres placent leurs espoirs.

Ne croyez pas que je vais vous donner le compte rendu de cette séance; ceux qui s'intéressent à ce genre de littérature n'ont qu'à prendre leur journal.

Pour ma part, je dois vous dire que, pour l'instant, ma confiance est bien faible en tout ce qui touche la politique en général et en tous ces organismes, en particulier.

C'est pourquoi je me contenterai de vous faire une espèce de reportage rapide sur mon voyage en "Onusie".

Donc, arrivant aux barricades (qui me rappelaient le temps de l'occupation), j'ai dû exhiber une première fois ma carte à un agent en faction. J'ai renouvelé le geste en entrant dans le pavillon, devant l'un de ses collègues. Après quoi j'étais libre de circuler partout et j'en ai profité pour aller à l'aventure, négligeant les pancartes munies de flèches indiquant, en deux langues, les différents services.

Ayant parcouru de grandes salles où restent apparents de nombreux portiques du Musée du Trocadéro, je me suis trouvé dans les couloirs desservant les multiples bureaux spécialement construits pour l'O. N. U. : innombrables portes sur lesquelles figuraient des noms relatifs à tous les pays! Malgré cette diversité cette visite devenait lassante et j'ai cherché l'ascenseur qui devait me conduire à la salle des séances.

En cours de route, j'ai pu admirer le bar de la presse et les magnifiques restaurants prévus pour les délégués... et peut-être aussi pour les visiteurs! Mais cela ne m'intéressait pas, pour diverses raisons, et j'allais droit vers mon but : l'ascenseur.

Il est magnifique! Ses portes s'ouvrent et se ferment automatiquement, mais, pour la mise en marche, il faut appuyer sur un bouton et... avoir la chance de tomber sur le bon!

Me voici donc arrivé à l'entrée de la salle des séances. Une fois encore, je présente ma carte et (j'ai de la chance), on me laisse entrer. D'autres sont canalisés vers d'autres portes, suivent le couloir des cartes en leur possession.

(Lire la suite en page 5.)



-1949-

Sous le signe des pommes de terre

A VELLIN (Poméranie)



C'était un pays délicieux avec ses collines boisées alternant avec ses croupes dénudées, ses chemins creux serpentant sous une voûte de branches et de feuillage, ses étangs limpides dépourvus de plantes aquatiques. En automne au soleil couchant, c'était un ravissement pour les yeux; quand,

d'un point élevé, on pouvait voir les forêts escaladant les coteaux, on eût voulu être artiste pour peindre ou décrire ces tapis aux multiples couleurs dont la gamme s'étendait du vert le plus sombre au rouge le plus vif. Malheureusement... il y avait aussi des pommes de terre.

Arrivés le 29 juillet 1939, à Hammerstein, nous ne voulions pas partir en kommando, étant sous-officiers. Razzias dans les baraques (suivies de fuites éperdues par les fenêtres), rassemblements presque quotidiens avec appels amènes (pré-collaboration?), menaces de diminution de ration, insultes (n'allait-on pas jusqu'à nous dire qu'il n'était pas étonnant que nous eussions perdu la guerre, vu notre paresse?), accompagnements par gardiens armés jusque chez le « marchand d'esclaves », rien n'était efficace. Plus puissants que la chèvre de M. Seguin ou plus heureux peut-être, nous résistâmes deux mois, mais, comme elle, nous finîmes par être « mangés » et, le 3 octobre, nous étions en route vers le pays merveilleux évoqué plus haut... pour y ramasser des pommes de terre.

Le pseudo-patron, Herr Lippoldes, descendant de Français (un monument funéraire dans le parc de son château en faisait foi) n'était pas un méchant homme. Habillé de vert comme cela se doit, jumelles aux yeux ou sur la poitrine, grosse pipe de porcelaine à la bouche ou dans la poche de son vêtement, il se contentait de surveiller de loin ses travailleurs, monté sur une petite voiture tous terrains, traînée par un cheval; on ne pouvait critiquer que le goût de ses ancêtres qui avaient fait construire leur château dans un creux, assez loin de l'étang du domaine, alors qu'il y avait tant de plus beaux sites dans les environs. Herr Lippoldes possédait, paraît-il, six mille hectares... dont quatre cents de pommes de terre.

Beaucoup moins inoffensif était son régisseur. Boiteux, hitlérien cent pour cent, il réussissait à faire de ce paradis naturel un véritable enfer. Du matin au soir sur son cheval, il ne cessait de harceler les différentes équipes qui, pour lui, certainement, travaillaient beaucoup plus pour le Fuehrer que pour le patron. Il avait une conception toute particulière de la vie. Un jour, qu'il nous avait demandé ce que nous faisons en France à nos moments de loisir et que nous lui répondions que nous allions au spectacle, ou en promenade, ou en voyage, il nous répondit en nous montrant un lit que pour lui, se distraire c'était aller là-dessus avec « madam' » (d'où l'expression « spazieren gehen » que nous adoptâmes pour nommer certaine action). Cet homme-là était responsable... de plus de quatre mille tonnes de pommes de terre.

Tous les autres, dans la propriété, n'étaient que de « pauvres types ». Même les contremaîtres, celui qui frappait sur le gong le matin pour annoncer l'heure du travail en particulier, obéissaient servilement. De véritables serfs étaient les habitants du hameau. Logeant dans de misérables chaumières comme nous n'en voyons que rarement dans les coins les plus reculés de France, sans le moindre confort,

(Lire la suite en page 6.)

camaraderie et solidarité ont encore un sens.

Il faut, dans les mois qui viennent, que l'Amicale et aussi l'U. N. A. C. soient assez puissantes pour pouvoir vous défendre auprès des différents offices et a nsi vous faire bénéficier des avantages que vous donnera la carte d'ancien combattant.

En cette fin d'année et à l'aube de 1949, je tiens à rendre hommage au bureau : Gaubert, Tarin, Manin, Rocher, Michaud, qui ont fait tout ce qui était en leur pouvoir, c'est-à-dire ont pris bien souvent sur leur temps de travail pour s'occuper de camarades en difficulté.

Je forme des vœux aussi pour que soit créé à l'U. N. A. C. un secrétariat permanent qui pourra enfin s'occuper entièrement et efficacement de tous les amicalistes; ainsi, la Chaussée-d'Antin deviendra la véritable Maison des Anciens Prisonniers.

Ch. DAMET.

Pour notre Bal

Noire bal du 19 février doit être un succès.

Il faut qu'à cette occasion nous soyons nombreux au Moulin de la Galette; des camarades se retrouveront qui peut-être ne se sont pas vus depuis leur retour de captivité. Ne serait-ce que pour rencontrer quelques-uns de ceux à qui vous pensez sans doute encore souvent ou de temps en temps, vous vous devez de consacrer cette soirée à notre Amicale.

Et puis, il y a la question financière. Nous comptons que notre caisse s'enrichira, en cette circonstance, de façon sensible.

Nous serions heureux de pouvoir, comme dans les bals précédents, organiser une vente d'enveloppes-surprises. Pour cela, il nous faut des lots et surtout des lots qui ne nous reviennent pas cher. Nous faisons donc appel à votre générosité. Envoyez-nous ce qu'il vous est possible de vous procurer. Nous vous en remercions grandement d'avance.

Venez nombreux, emmenez vos amis et auparavant faites-nous parvenir des lots.

LE BUREAU.

A Marcel HUET

En ce jour de Toussaint, je suis allé au cimetière et je n'y ai vu que des tombes fleuries, que des tombes débordantes de fleurs. Cette profusion de chrysanthèmes de différentes couleurs avait dissipé cette atmosphère de néant qui flotte d'ordinaire dans un cimetière.

Brusquement ma pensée m'a conduit vers un autre cimetière, un de ceux où reposent trop de nos nombreux camarades de misère, un de ceux où aucune main n'aura déposé de fleurs.

Et j'ai pensé surtout à toi, Marcel, parce que tu étais mon ami. Tu étais du nombre de ces camarades qui se dévouaient pour les autres. Tu avais fondé dans notre kommando ce petit groupe qui s'efforçait d'apporter un peu d'oubli et un peu de gaieté à des plus infortunés que toi.

(Lire la suite en page 7.)

DANS LE COURRIER

A la suite de la distribution de la 3^e tranche des « 100 millions », nous avons reçu de nombreuses lettres de remerciements ; nous avons ainsi constaté que les sommes réparties avaient atteint leur but : celui d'aider les veuves et les orphelins les plus nécessiteux. A l'entrée de l'hiver, nous disent beaucoup, il fallait acheter des vêtements chauds pour les enfants ; les quelques billets de mille alloués ont été les bienvenus à cet effet. Nous ne résistons pas à l'envie de citer quelques phrases parmi les plus caractéristiques de ces lettres de veuves ou de mères.

Dans celle de Mme Veuve MILON, qui d'ailleurs est adhérente de notre association, nous relevons le passage suivant qui fait suite à des remerciements chaleureux :

Si je me suis mise de votre Amicale, c'est en souvenir de mon cher fils Raymond ; je souhaite bonne santé et bonne chance à tous ses anciens camarades de captivité et surtout à ceux qui l'ont connu et assisté dans ses derniers moments.

De la part de tous ceux du II C, je vous remercie infiniment, madame MILON, de vos bons vœux. Nous sommes heureux de vous compter parmi nous où vous représentez votre cher fils qui n'eût certainement pas manqué d'être des nôtres.

La magnifique lettre de Mme Veuve VRAC-AMIOT nous a procuré beaucoup de joie et en même temps nous a causé une vive émotion. De la joie, nous en avons éprouvé en constatant que nous avions pu faire du bien et qu'on nous en était reconnaissant. De l'émotion, nous en avons ressentie en lisant les termes que la douleur avait dictés à Mme VRAC. Voici, entre autres, ce qu'écrivait la veuve de notre regretté camarade :

...J'ai été d'autant plus sensible à ce secours qu'il me venait de la part de ceux qui furent les camarades de celui que nous pleurons et que je sais aussi que ce secours était parti de Cherbourg pour 2.000 francs et que vous l'avez triplé ; c'est une chose que je n'oublierai pas et que je ne manque pas de noter avec tous les souvenirs de mon regretté mari afin que les enfants sachent plus tard ce qui a été fait en mémoire de ce père qu'ils n'ont pas connu.

Merci, Madame VRAC, pour ces bonnes paroles. Soyez assurée qu'elles sont pour nous d'un grand réconfort. En lisant votre lettre, nous sommes certains que vous élèverez vos enfants dans le culte de leur père : c'est très bien ainsi.

Nous constatons que l'initiative qui consiste à écrire aux familles des décedés en captivité dès que COSTEDOAT nous avertit que des corps sont transférés au cimetière français de Berlin est accueillie tout à fait favorablement par les intéressés (veuves ou parents). Nous recevons en effet des lettres pleines de gratitude.

Je m'empresse de venir vous dire ma reconnaissance pour tout ce que vous voulez bien faire à celles qui ont donné à la France ce qu'elles avaient de plus cher, écrit Mme Vve BALAZUC.

J'ai été très touchée de voir que les anciens P. G. pensent encore à ceux des leurs restés en terre d'exil, déclare Mme Vve COLIN.

Je vous remercie encore une fois, répète Mme Vve LAVAL.

Je vous suis très reconnaissante de votre dévouement pour la recherche de mon cher mari et je ne saurais trop vous remercier pour vos bons renseignements et pour m'avoir fait savoir où se trouve définitivement le cercueil de celui qui nous était le plus cher, affirme Mme Vve FERRE.

Nous vous sommes très reconnaissants, mon mari et moi, de nous avoir donné les renseignements concernant les restes de notre cher fils, disent Mme et M. Jules LEFEVRE.

Comment ne pas être touché par ces manifestations de sympathie et de reconnaissance ? Comment ne pas considérer que l'on fait œuvre utile ? Comment enfin, ne pas se sentir encouragé à continuer la tâche entreprise ?

Le secrétaire — responsable d'« Entre Camarades », rédacteur audit bulletin — membre du bureau de l'Amicale se doit de remercier chaleureusement François JOUÏX, de Charenton, pour sa lettre si intéressante. Merci pour les suggestions

qu'il sous-entend, merci pour la copie qu'il permet de faire, merci pour les éloges qu'il nous décerne.

Mes chers amis d'« Entre Camarades »,

Je vous adresse ces quelques mots pour vous demander de modifier mon adresse, afin de ne pas manquer de recevoir votre cher journal.

C'est un tel plaisir pour moi de reprendre contact avec quelques « esprits prisonniers », selon l'expression consacrée, que dès son arrivée, je le devore jusqu'à la dernière ligne, ému, mais aussi déçu de ne pas le trouver plus épais, plus complet.

Ce dernier sentiment est injuste et je tiens au contraire à vous remercier très sincèrement, chers amis inconnus, de poursuivre ce noble but, de faire vivre, envers et contre tout, notre Amicale. Vos difficultés, je les devine. Vos adhérents n'osent pas s'exprimer, ne manifestent que peu d'enthousiasme, mais cependant, je suis sûr qu'au fond du cœur tous, sans exception, vibrent de joie en recevant votre journal, en y lisant quelque article (trop peu nombreux hélas !), leur rappelant des souvenirs qu'ils n'ont pas oubliés, qu'ils n'oublieront jamais...

Comme cette lettre vient à point ! Comme elle est conforme à l'idée que nous avons déjà développée et que nous nous proposons de reprendre dans le dernier numéro d'« Entre Camarades » sous forme d'un appel qui n'a pu paraître faute de place mais que nous insérons dans celui-ci ! Oui, mon cher JOUÏX, notre bulletin est trop « maigre ». « Trop peu nombreux », sont les articles et surtout, nous ajoutons, trop peu variés. On n'y trouve que quelques signatures, toujours les mêmes, au bas d'articles, souvent les mêmes ; et cela n'est pas pour donner de l'intérêt. Puissent beaucoup de camarades suivre ton exemple en nous envoyant un « papier ». Puissent-ils comprendre comme toi qu'ils se doivent un peu à l'Amicale, puisqu'ils SONT l'Amicale.

LE SECRETAIRE.

AVIS

La liste de classement de 1948 des candidats aux emplois réservés est parue au Journal Officiel, n° 300 des 20 et 21 décembre 1948.

Que les intéressés en prennent note.

LES NOMADES

« Souvenirs de captivité et évasions »

par Georges PILLA (Suite)



Un prêtre, le père Audin, dirige une chorale et deux ou trois musiciens arrivent à s'accorder avec leurs instruments. Pourtant, les Boches ont défendu toute manifestation théâtrale ou musicale à cause des chansons anti-allemandes qui s'y chantaient.

Le 24 décembre, au dernier moment, les Allemands interdisent la messe de minuit. Elle a lieu quand même en cachette, à neuf heures du soir, des volontaires étant en faction à la porte pour prévenir de l'arrivée inopinée de nos gardiens. Tout se passe sans encombre.

Je fête le réveillon avec Dada, Pierron et Bichon, ces derniers étant devenus pour nous d'excellents amis. Le lendemain, le spectacle organisé est assez réussi. Chacun, sur la table qui nous sert de scène, donne un aperçu de ses talents.

Les Belges, de leur côté, ont élu une miss Stalag II C ; c'est un jeune Liégeois qui se spécialisera plus tard dans les rôles féminins lorsqu'un théâtre sera organisé dans un garage mis à notre disposition.

A l'occasion du Nouvel An, miss Stalag II C reçoit quelques consœurs, en l'occurrence miss Collis, miss Rabiot, miss Corvée. Toutes ces « demoiselles » sont invitées chez les Français à la séance de music-hall. Nous recevons également une délégation de Polonais venus nous présenter leurs vœux de bonne année. Après avoir chanté

les hymnes nationaux, tête nue et debout, la séance commence. Par galanterie, nous avons donné à chacune des misses un cavalier servant. La bonne humeur règne dans l'assemblée mais un intermède inattendu vient troubler la fête : l'arrivée du colonel commandant le camp. A la vue de la scène et surtout des « femmes », notre Chleuh reste cloué sur place, immobile, arrondissant ses yeux de dindon stupide ; il met, naturellement, un long moment à réaliser mais cela fait, il entre, comme on peut s'en douter, dans une violente colère qui se traduit immédiatement par des hurlements de fauve. Dans la perturbation qui s'est produite, les Belges et les Polonais se sont esquivés. Les Français restent seuls sous l'orage ; il faut dire que la plupart s'en moquent royalement : ils ne comprennent pas l'allemand.

Enfin, le colonel s'en va, toujours hurlant ; il est déjà loin que nous l'entendons encore... Et la séance continue.

Janvier. Le froid est devenu très vif et la neige tombe en abondance. Pendant les deux ou trois heures que fonctionnent les fourneaux, de véritables grappes humaines sont collées à eux ; on croirait voir des essais sur une branche. La porte du garage restant toujours ouverte à cause du va-et-vient incessant, une épaisse couche de glace recouvre le ciment jusque devant les premiers lits.

Les journées se passent en parties de bridge acharnées sur une table ou sur un lit, en capote et en gants, le calot enfoncé jusqu'aux oreilles et une ou deux couvertures sur le dos.

Je suis maintenant à peu près sûr de ne pas retourner en kommando car j'ai réussi, avec l'aide, de la « Maffia », à me faire considérer par les Allemands comme un sous-officier réfractaire. Dada,

lui, est l'éternel malade et le « marchand d'esclaves » ne s'intéresse même plus à lui.

Afin de faire une juste répartition de la Croix-Rouge, nous nommons un homme de confiance qui est en même temps chargé de défendre nos droits.

Un infect journal commence à paraître : le *Trait-d'Union*, rédigé honteusement par des prisonniers français à Berlin et diffusé dans tous les stalags d'Allemagne. Cet ignoble « papier » jette évidemment des fleurs à Pétain, encense les Allemands et salit de la plus abjecte manière de Gaulle et les alliés. Il faut avouer qu'il est accueilli favorablement par tout le monde ; on se l'arrache même... mais non pas pour le lire. Je ne résiste pas à l'envie de rapporter un couplet d'une chanson écrite au camp, sur l'usage de cette feuille.

*On choisit chacun son rond
Comme tout le monde
Moka, vanille ou citron
Comme tout le monde
Puis avec satisfaction
Comme tout le monde
On se torche le c... avec le Trait-d'Union
Comme tout le monde.*

Le théâtre prend de l'importance ; les artistes belges et français ne forment plus maintenant qu'une seule troupe et nous disposons d'un garage où nous avons installé une scène. C'est à la suite d'une visite de la Croix-Rouge internationale que le colonel a enfin fait droit à notre demande jusqu'à toujours refusée. Cependant, il ne faut pas croire que nous ayons les coudées franches : pour les causes les plus futiles, les spectacles sont interrompus ; tous les textes doivent passer préalablement par la censure ; deux ou trois censeurs assistent à chaque séance afin de nous interdire tout écart de langage.

Malgré toutes ces difficultés, nous arrivons à donner un spectacle nouveau, chaque semaine. Bientôt d'ailleurs, nous recevrons de France des pièces écrites.

Les appels se font toujours dehors. Par le froid qui règne à Greifswald, cela nous est même pénible. On attend en piétinant dans la neige le bon vouloir de l'officier chargé de vérifier si tout le monde est là. C'est un lieutenant surnommé « Bouboule »,

LE COIN DE L'U. N. A. C.

LA CARTE DU COMBATTANT

Vous trouverez les formulaires officiels de l'Office national des Anciens Combattants et Victimes de Guerre, pour la demande d'obtention de la « Carte du Combattant » :

1° Aux Offices départementaux d'Anciens Combattants et Victimes de Guerre, dans chaque chef-lieu de département ;

2° A votre Amicale — à son siège, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9^e) — qui se tient à votre disposition pour vous expédier ces imprimés, mais vous prie de joindre à chaque demande une enveloppe timbrée.

Il est instamment rappelé que ces formulaires, une fois remplis par les intéressés, doivent être obligatoirement déposés à l'Office départemental de leur domicile ; exceptionnellement, pour Paris et la Seine, au siège de chaque Amicale.

Les Amicales les centraliseront et les remettront à l'U. N. A. C. avec un bordereau récapitulatif.

Chaque adhérent aura à répondre aux questions posées aux pages 1 et 3, au début de la page 4 et à la page 8.

La copie certifiée conforme par la mairie ou la gendarmerie de leur localité de la fiche de démobilisation ainsi qu'un bulletin de naissance sur papier libre devront être joints au dossier.

En cas de changement de résidence depuis le 3 septembre 1939 : indiquer sur une feuille annexe l'adresse au 1^{er} septembre 1939.

Les camarades qui auraient égaré leur fiche de démobilisation sont avisés que seule une copie certifiée est valable et doit être délivrée par la Subdivision dont relevait leur Centre de Démobilisation.

Ils devront, à cet effet, demander un duplicata à la Direction du Recrutement et de la statistique de la région militaire en indiquant leur état civil et leur état militaire : classe de recrutement, numéro matricule, date de démobilisation, etc.

FERMIERS ANCIENS PRISONNIERS

Les preneurs de baux à terme qui ont été prisonniers au moins un an et ne sont revenus dans leur foyer qu'après le 11 novembre 1942 ont été maintenus de plein droit dans leur ferme pendant une durée égale à celle de leur éloignement — par application de l'ordonnance du 22 mai 1945 — à partir de la fin de l'année culturale de l'année de cette ordonnance pour ceux revenus avant 1945 et de l'année de leur retour pour les autres, soit pratiquement à partir du 1^{er} ou 11 novembre ou 24 décembre 1945 suivant la date d'expiration de leur bail.

(Exemple : un fermier mobilisé le 1^{er} septembre 1939 et revenu en juin 1945, comme toute fraction d'année d'éloignement supérieure à six mois donne droit à une prorogation d'un an en vertu de l'ordonnance du 22 mai 1945, son bail se trouve prorogé de six ans, soit jusqu'à fin 1951).

COMMENT CONSTITUER UN DOSSIER DE PENSION POUR VEUVE DE PRISONNIER DÉCÉDÉ DEPUIS SON RETOUR

Premier cas. (Le prisonnier, à sa rentrée de captivité ou depuis, a passé devant une commission de réforme et a été réformé.)

Etablir une copie du certificat de réforme et la faire certifier conforme par le maire ou le commissaire de police.

Demander un imprimé spécial de demande de pension pour la veuve, les enfants et les ascendants, s'il y a lieu, à la Direction des Anciens Combattants et Victimes de Guerre du département (Bureau des Pensions).

Etablir la demande de pension sur cet imprimé en y joignant :

1° Une copie de la fiche de démobilisation (copie

certifiée conforme par le maire ou le commissaire de police) ;

2° Un extrait de son acte de naissance, celui de sa veuve et des enfants, s'il y a lieu ;

3° Un extrait de l'acte de mariage ;

4° Un extrait de l'acte de décès ;

5° Certificats médicaux des docteurs traitants.

Toutes ces pièces sur papier libre.

Il serait préférable s'il était possible que les pièces d'état civil soient des copies au lieu d'extraits.

Adresser ensuite le dossier à la Direction des Anciens Combattants et Victimes de Guerre du département.

Deuxième cas. (Le prisonnier est décédé sans avoir passé devant une commission de réforme.)

Etablir l'origine de la maladie : pour cela, se procurer trois ou quatre attestations de camarades de camp qui pourront certifier que le prisonnier était en parfaite santé à son arrivée au camp et que, par suite de fatigue et de privations, il a été malade (indiquer une date) ; que c'est cette affection qui a été la cause de son décès. Ces attestations seront légalisées par le commissaire de police ou le maire.

Si le prisonnier était détenteur de pièces médicales, en faire des copies et les faire certifier conformes par le commissaire ou le maire.

Joindre également des certificats médicaux des médecins qui ont soigné ce prisonnier de sa rentrée de captivité à son décès.

Etablir, comme pour le premier cas, la demande de pension de veuve sur imprimé spécial fourni par la Direction des Anciens Combattants et Victimes de Guerre et y joindre toutes les pièces d'état civil du premier cas.

Adresser le dossier à la Direction des Anciens Combattants et Victimes de Guerre du département.

L'acceptation de cette demande accorde de droit la mention « Mort pour la France » sur les pièces d'état civil du décédé et l'exonération des droits de succession.

à cause de sa rondeur, qui officie. Son incontinence de langage mêlée à la répugnance sans doute congénitale de tout Allemand pour la numération, font que ces appels sont interminables.

Notre garage est sous le commandement direct d'un sous-officier que nous avons baptisé « Patte à ressort », à cause d'une claudication dont il est affligé. Son infirmité l'a-t-elle aigri ? Est-il foncièrement méchant ? Toujours est-il qu'il va jusqu'à frapper ceux qui ont eu le malheur de lui déplaire ; cela déclenche naturellement une avalanche de protestations indignées de la part des autres Français. Il y a d'ailleurs des accrochages nombreux entre les Boches, et nous, qui voulons défendre nos droits ; c'est alors que nous entonnons notre chant de guerre, *La Java bleue*, ce qui a la faculté d'exasperer « ces messieurs ». Pauvre Convention de Genève, combien de fois elle a été violée ! Et les vivres de la Croix-Rouge, que de réajustements ils ont fait sur eux ! Je me souviens d'avoir, un jour que j'étais de corvée, mangé de la soupe de dattes à la cuisine allemande. Comme par hasard, à cette époque, on nous envoyait des dattes sèches.

Puisqu'il est question de soupe, parlons un peu de celles qu'on nous servait. Elles étaient étonnamment variées. La plus ordinaire était naturellement la soupe au rutabaga, aliment de base des camps. Mais il y avait aussi la soupe aux orties ou aux feuilles de betteraves qui rappelle (d'assez loin) la soupe à l'oseille, la soupe à l'orge (la meilleure et la plus consistante), la soupe à la morue, la soupe à la farine de maïs, la soupe aux poires (une horreur), la soupe aux pruneaux. On nous en donnait une aussi que nous appelions « la soupe aux balayures » : nous n'avons jamais su ce qui entraînait dans sa composition mais on y trouvait des pierres, de petits bouts de bois, des débris de paille et quantité d'autres ingrédients indéfinissables. Enfin, il ne faut pas passer sous silence la soupe « à la farine de moutarde » qui provoquait d'intolérables brûlures d'estomac, comme la choucroute, d'ailleurs. Il va sans dire que, maintenant que les colis de la Croix-Rouge arrivent, la plupart des prisonniers du camp délaissent ces infâmes brouilles de la cuisine de la plus horrible sorcière.

Ces soupes infectes sont faites dans des auto-

claves aux nickels impeccables par des prisonniers. En toute justice, il faut dire que les cuisiniers ne sont pour rien dans leurs propriétés ; les malheureux ne cuisent que ce qu'on leur donne. Lors des visites, trop rares, de la Croix-Rouge internationale, on montre bien volontiers les cuisines mais on oublie de faire goûter ce qui s'y prépare.

Daniel et moi nous lions d'amitié avec un Lyonnais du nom de Campagna (Antoine) qui ne tarde pas à mettre ses colis en commun avec les nôtres. Comme il joue très bien de l'accordéon, c'est à lui qu'échoit l'instrument acheté avec l'argent des collectes faites au cours des représentations théâtrales. Un ancien combattant, Gravier, se joint aussi à nous : c'est lui que l'on surnomme « la poule » à cause des petits soins qu'il nous accorde.

En avril, les Polonais sont évacués et nous allons les remplacer dans les baraques. Seuls, restent dans le garage ceux qui ne sont que de passage au camp. Nous ne sommes pas mal dans nos nouveaux logements. Chaque chambre comprend trente lits et naturellement la troupe théâtrale s'est arrangée pour être groupée ; à elle, se sont joints l'aumônier du camp, le Père Audin, et son adjoint, l'abbé Féral, le « pape » et le « sous-pape ». Il règne dans cette pièce une atmosphère de bohème et de gaieté. Le soir, chacun répète son rôle ou sa chanson et les farces sont monnaie courante ; les bonnes histoires contribuent à maintenir le moral à un niveau élevé. Le Père Audin, excellent musicien, et qui dirige la chorale du camp, n'est pas le dernier à plaisanter et à rire.

Au mois de mai, arrivent les premiers prisonniers yougoslaves ; ils sont dans un état pitoyable. Nous pensons qu'il y a presque un an nous étions comme eux, misérables et souffrant de la faim. Dans leur groupe, on remarque quelques enfants dont un petit Croate de cinq ans. Les aînés ont confectionné à ce dernier un uniforme de général couvert de décorations. Nous les aidons de notre mieux en collectant des vivres et des cigarettes mais nous nous apercevons bien vite qu'ils sont divisés en deux clans rivaux : les Serbes et les Croates. Ces derniers, sympathisants du Grand Reich, seront bientôt rapatriés et avec eux, le petit « général ». Les autres enfants resteront au

camp car ils sont Serbes. Ils ont, paraît-il, été pris les armes à la main.

Le théâtre est maintenant parfaitement organisé. En plus des acteurs plus ou moins professionnels, il y a des décorateurs, des accessoiristes, des habilleurs, des maquilleurs, des électriciens, presque tous compétents dans leurs branches respectives. Un excellent orchestre symphonique est dirigé par l'un des plus grands chefs de Belgique ; un orchestre de jazz se forme sous la direction d'un compositeur swing. Nous arrivons à donner de très beaux spectacles et jouons des pièces variées : comédies, drames, etc. Tous les deux mois environ, une revue est créée.

DEUXIÈME ESCAPADE

Je mène presque une vie de roi et deviens gras comme un moine. Cependant, à travers les barbelés, je vois la campagne attirante et derrière l'horizon, je devine la France. Comme la liberté est chère à qui en est privé ! Je songe de plus en plus à un nouvel essai d'évasion d'autant plus que les beaux jours sont revenus. Dada, mis au courant de mes désirs, ne se sent pas chaud pour repartir ; sans doute pense-t-il à un échec possible, sinon probable et à ses conséquences désastreuses. Je m'ouvre alors à Antoine Campagna qui accepte avec enthousiasme de tenter l'aventure. De ce jour, nous commençons les préparatifs : copie de cartes, achat d'une boussole, constitution d'une réserve de vivres et de matériel, échange de denrées contre des vêtements civils.

S'évader du stalag est assez difficile, aussi, lorsque tout est prêt, formulons-nous une demande de départ en kommando. Le « marehand d'esclaves » est ravi de constater que deux réfractaires veulent aller au travail. En notre qualité de sous-officiers, nous avons le droit de choisir notre kommando. Nous fixons évidemment notre choix sur l'endroit qui nous semble le plus propice à notre tentative. Un soir, à l'appel, nous apprenons que nous partons le lendemain matin.

Les bagages sont prêts, rien n'a été oublié. Chacun de nous emporte quatre cents biscuits, deux kilos de chocolat et deux kilos de sucre. Des bleus de travail sont sous nos vêtements militaires et une casquette de marinier est épinglée à l'intérieur du fond de nos pantalons. Je cache

EN "ONUSIE"

(Suite de la 2.)

Peu de monde dans la salle bien que la séance soit prévue pour 20 h. 30 et qu'il soit 20 heures. Je promène un regard circulaire sur la salle et la scène. Le coup d'œil en vaut la peine : beaucoup de lumière et trois beaux fauteuils dorés sur la scène.

Celui du Président est actuellement occupé par un vérificateur du micro qui fait des essais en parlant avec un invisible collègue. Cela ne fait pas sérieux !

Des deux côtés de la salle, deux rangées de cabines isolées par des vitres. Au-dessus de la rangée inférieure gauche comportant six cabines se trouvent des écriteaux sur lesquels figurent un numéro et l'indication d'une langue, le premier porte : « N° 2 — English », le second : « N° 3 — Français », etc. Pour l'instant toutes ces cabines sont vides sauf une où une femme de ménage s'empresse de terminer son travail.

Les autres rangs de ces cages de verre seront sans doute occupés par des sténographes et des radios.

Les fauteuils d'orchestre n'existent plus et dans cet espace sont placées de longues tables recouvertes de drap vert, bien éclairées et réservées aux délégués de toutes les nations.

Enfin, avec une demi-heure de retard, le Président ouvre la séance. C'est le moment pour moi d'expérimenter le curieux petit appareil que chacun a trouvé à sa place et qui me permettra de comprendre, par le truchement des interprètes, les discours prononcés en toutes langues.

C'est une petite boîte en matière moulée de dix centimètres sur quinze et quatre centimètres d'épaisseur environ, munie d'une courroie servant à la suspendre au cou et faisant fonction d'antenne... si je ne me trompe pas. Un casque à deux écouteurs est relié à la boîte qui comporte en outre, à sa partie supérieure, un interrupteur et deux boutons de réglage. Je fais fonctionner l'interrupteur et j'entends parler en français. Je m'aperçois que le bouton de droite est au N° 3, qui correspond à la cabine du même numéro qui porte la mention « Français » et où se trouve maintenant un interprète. Je déplace le bouton sur le N° 4 et j'entends la suite du discours en russe. Curieux ! J'ai pu ainsi écouter les discours en cinq langues, y compris le chinois.

De ma place, je voyais les interprètes, dans leurs petites cages, sans bien distinguer leur visage. Par contre, leurs attitudes ne m'échappaient pas. C'est ainsi que l'un des orateurs lisant son discours et s'appuyant des deux mains sur la table, l'interprète le traduisait en s'accompagnant des mêmes gestes.

Après avoir écouté des Vichinsky, des Schuman, en toutes langues, j'ai pensé qu'il ne fallait pas abuser des bonnes choses et, laissant mon petit appareil, j'ai quitté ma place et la salle... des spectacle.

Bien que celle-ci fût presque pleine, au dehors c'était toujours le même va-et-vient de gens de toutes les races. J'ai pu, avec quelques difficultés, m'approcher du bureau de poste pour « faire comme tout le monde » et envoyer une lettre avec des timbres de l'O. N. U. oblitérés du cachet de l'Assemblée, timbres qui enrichiront la collection de mon fils. Puis je suis rentré chez moi sans avoir l'impression d'avoir perdu mon temps.

Boris MICHAUD.

AVIS A NOS FUTURS VISITEURS

Nous avons déménagé. Au lieu d'être au 2^e étage de l'immeuble, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, notre bureau se trouve maintenant au rez-de-chaussée.

Pour y accéder, on entre par la porte principale (celle de droite). Au fond du hall d'entrée, on prend la porte de gauche et on longe le couloir ; au bout de celui-ci, on ouvre la porte de droite et on est dans les lieux.

Nous prions nos camarades de venir plutôt le mardi car nous ne sommes pas là tous les vendredis.



...la valeur de ce paquet de tabac et de ce paquet de cigarettes représente le montant de la cotisation annuelle minimum à l'Amicale ?

Allons ! privez-vous d'une cigarette par semaine et adhérez à l'Amicale.

Vous rendrez service aux autres et à vous-même.

sur ma poitrine une toile de tente et Antoine porte autour du corps une couverture roulée. Nous avons aussi des cartes détaillées cousues dans les sangles de nos sacs ; une boussole, une montre, des pansements, des comprimés pour la stérilisation de l'eau, une gourde de deux litres en peau de chèvre complètent notre équipement.

Après les adieux aux camarades, nous devons subir une opération que nous n'attendons pas sans appréhension : la fouille. Je me suis procuré à cet effet deux ou trois dessins pornographiques avec lesquels je compte bien « acheter » le Boche qui officiera. J'e m'aperçois bien vite que je ne me suis pas trompé dans mes calculs : le « Chleuh » s'extasie sur les dessins et me demande de les lui donner, je fais signe que j'accepte mais je fais comprendre que je ne veux pas que mes bagages soient visités. C'est d'accord ; et après un simulacre de fouille nous sommes prêts à partir accompagnés d'un gardien.

A onze heures, nous prenons le train en gare de Greifswald, direction Prenzlau que nous avons choisi comme lieu de nos futurs exploits. Dans le train qui nous emporte nous ne pouvons nous empêcher de faire « râler » les Allemands : sous prétexte de mettre de l'ordre dans nos affaires, nous déballons sous le nez des civils du wagon nos quatre kilos de chocolat. Les voyageurs ouvrent des yeux ronds, en voyant une telle quantité de cette denrée si rare et si recherchée en Allemagne. Nous rangeons nos vivres mais en ayant soin de garder chacun une tablette que nous dégustons lentement, tranquillement, sans nous presser, savourant davantage les regards d'envie des gens qui nous entourent que le délicieux aliment exotique. Puis, voulant corser mon effet, alors que ma tablette est encore à moitié, je la regarde d'un air dégoûté... et je la jette par la portière. Les civils sont abasourdis : c'est tout ce que je désire.

Nous arrivons à Prenzlau dans le milieu de l'après-midi par une chaleur accablante. Notre « ange gardien » qui ne connaît pas la ville nous fait faire tours et détours dans les rues du « patelin ». Avec nos vêtements en double et notre charge, nous peinons terriblement et sommes littéralement trempés de sueur quand nous parvenons à destination. Et dire qu'il y a des gens qui paient pour prendre des bains de vapeur !...

A notre arrivée, deux des gardiens du kommando se moquent de nous ; il est vrai qu'avec nos visages congestionnés et nos vêtements tout mouillés, nous avons plutôt triste mine. Il va sans dire que cette réception nous vexe profondément, aussi prenons-nous la décision de nous venger. Je me mets d'accord avec Antoine pour partir le plus tôt possible au lieu d'attendre quelques jours comme prévu. Rira bien qui rira le dernier...

C'est samedi, jour de semaine anglaise : presque tous les prisonniers sont dans la cour en train de se bronzer au soleil. Parmi eux, j'ai le plaisir de retrouver deux camarades du stalag ; je mets immédiatement l'un d'eux au courant de nos projets ; il accepte avec enthousiasme de nous aider ; ça lui sera d'autant plus facile qu'il est employé au kommando en qualité de « femme de ménage », les Allemands n'ayant jamais pu lui faire faire autre chose.

Le lendemain, dimanche 21 juin, à l'appel du matin, nous apprenons (et avec quelle joie !) l'entrée en guerre de l'Allemagne contre la Russie. Notre satisfaction ne fait que renforcer notre détermination.

Dans la matinée, je repère avec Antoine les points faibles de la clôture de barbelés, car nous avons décidé de partir le soir même ; ainsi nous n'aurons pas travaillé une seule minute dans ce kommando et nous sommes sûrs de faire transformer les rires d'hier en des moues et les lazzis en imprécations.

Après la soupe du soir, les ultimes préparatifs faits, nous nous couchons tout habillés. C'est vers minuit qu'Antoine me réveille ainsi que le camarade. Notre chambre se trouvant au premier étage, il nous faudra nouer des couvertures pour en faire une corde. Afin de ne pas réveiller les autres, et pour ne pas compromettre notre complice, nous sommes obligés de passer par la fenêtre des lavabos qui se trouvent presque au-dessus de la chambre des sentinelles. Les couvertures solidement attachées à la fenêtre, Antoine passe le premier et se laisse glisser à terre. Je lui passe les sacs et je descends à mon tour. Le camarade, après nous avoir souhaité bonne chance remonte les couvertures.

Les barbelés ne sont pas difficiles à franchir : il suffit de les écarter, de nous faufler, et nous

voilà dans un terrain vague, puis dans un champ de seigle. Maintenant, direction la frontière suisse. Que la chance nous favorise !...

En traversant le champ de seigle, nous nous mouillons jusqu'à mi-cuisse, mais cela n'a pas d'importance : le plus scabreux est fait. Sans mal, nous trouvons la route qui conduit à l'autostrade Stettin-Berlin que nous atteignons au matin après dix-sept kilomètres de marche. La tente est installée dans un bois. Nous nous éveillons à midi, méconnaissables : les moustiques qui sont légion n'ont pas perdu leur temps ; les lâches, ils se sont attaqués à deux êtres sans défense.

Deux nuits durant, nous marchons sur l'autostrade, ce qui est relativement facile et sans danger, car du fait de la résonance du ciment, on entend venir de loin les voitures et on a la possibilité de les éviter. Notre intention est de contourner Berlin d'assez loin ; nous ne tenons pas, en effet, à tomber sur une des nombreuses batteries de D. C. A. que nous supposons installées autour de la capitale. Aussi, à soixante kilomètres de la grande ville, quittons-nous l'autostrade pour prendre des routes secondaires.

Nous traversons Gransee, Löwenberg. Avant Ruppin, nous voulons coucher sous un grand hangar, mais nous devons bientôt l'évacuer pour nous réfugier dans un moulin abandonné, des civils nous ayant repérés.

Le soir, nous passons à Ruppin qui est relié à Neu-Ruppin par une belle route large bordée d'arbres. Petite émotion : un soldat s'approche de nous mais ce n'est que pour nous demander l'heure, d'une voix pâteuse, d'ailleurs ; il est saoullé autant qu'on peut l'être en restant debout. Néanmoins, Neu-Ruppin étant farci de casernes, nous préférons, par prudence, en faire le tour. Dans cette manœuvre, nous nous égarons et perdons presque deux nuits à retrouver la bonne route. Ratenow et Rhinow sont dépassés.

Notre nourriture est assurée, le beau temps est avec nous ; lorsque l'occasion se présente nous nous baignons, tout nus, dans l'un des nombreux lacs qui entourent Berlin. Nous continuons donc allègrement notre route, confiants dans la réussite de notre tentative. C'est alors que, naturellement au moment où nous nous y attendons le moins, nous arrive une aventure qui manque de

SOUS LE SIGNE DES POMMES DE TERRE

(Suite de la page 2.)

sans électricité (on l'aurait installée si la guerre n'avait pas eu lieu, régisseur *dit* !...), ils étaient astreints à un travail réglé que rien n'eût pu transformer. Quant aux Polonais et aux prisonniers français ils étaient ce que les événements voulaient qu'ils fussent. Nous étions ainsi quelque cent individus... absolument esclaves des pommes de terre.

Le 3 octobre, donc, nous arrivons à Vellin ; on a poussé la complaisance jusqu'à venir nous chercher en charrette à la gare de Pollnow, distante de cinq à six kilomètres de notre lieu de destination ; nous sommes dix-huit sous-officiers, je crois, ce qui va porter à une trentaine le nombre des prisonniers français employés chez Herr Lippoldes.

Quand, le premier jour, nous nous trouvons devant un champ de pommes de terre, l'impression unanime est qu'il faudra des semaines avant que le dernier tubercule soit jeté dans l'ultime panier. Eh bien, non, cinq ou six jours après, c'était terminé ; il ne nous restait qu'à attaquer les autres emplacements (il y en avait sept, si j'ai bonne mémoire). Combien de fois avons-nous traîné Parmentier aux gémonies ? Comment n'avons-nous pas été à tout jamais dégoûtés de ces « patates », que nos yeux ne pouvaient plus voir, dont le contact répugnait à nos mains et qui saturaient nos estomacs ? Et nos reins, donc ? Que de douleurs, ils ont dû endurer ! Rester une heure accroupi, c'est déjà pénible ; que dire de dix heures par jour pendant six semaines ? C'est un supplice que n'eût pas inventé le plus cruel des sadiques. Nous essayâmes bien de nous venger de ces maudits tubercules, causes de tous nos maux, en les enfouissant, quand nous le pouvions, d'un coup de falon rageur ; mais ces manifestations de mauvaise humeur se retournèrent contre nous, puisqu'il fallut ramasser quand même les

enterrés lorsque la herse les eut ramenés au jour. D'où, une semaine de plus le dos courbé et les mains gelées, car il ne faisait pas chaud après le 11 novembre...

Dans deux cas seulement, nous avions droit à une certaine détente, lorsqu'il pleuvait trop et lorsque les arracheuses ne pouvaient pas entamer le sol durci par la gelée. Alors nous allions battre le blé dans la grange ou bien (comme cela m'arriva une fois) on nous envoyait combler les ornières sur les routes du village. Il pleuvait trop pour ramasser les pommes de terre, mais ce n'était pas suffisant pour arrêter tout travail à l'extérieur. Heureusement que les sentinelles ne pouvaient pas être à la fois à la grange et dans les rues ; et comme elles préféraient rester à l'abri où elles avaient, deuxième avantage, l'occasion de lutiner les filles, elles nous laissaient tranquilles sur la route. Inutile de dire que nous n'y restions pas longtemps.

Puisque nous parlons des filles du pays, il faut signaler leur impudeur. Nous les avons vues se livrer sur un jeune Polonais à des actes que la morale réprovoque et sur lesquels je n'insisterai pas. Pour satisfaire leurs petits besoins, elles se déplaçaient d'un sillon (il ne fallait pas perdre de temps). Tant pis pour ceux que cela choquait : ils n'avaient qu'à détourner les yeux. Comment s'étonner alors des habitudes prises par les hommes qui, en guise de salutation, leur flanquaient de grandes claques sur les fesses !

Mais, revenons à nos pommes de terre. A l'extrémité de chaque champ touchant la forêt, il fallait laisser une dizaine de sillons : cela constituait la nourriture d'hiver pour les sangliers et en même temps c'était un appât, car Herr Lippoldes avait là un mirador d'où il tirait sans danger son gibier. Je doute cependant que cette façon d'agir ait continué par la suite. En 1939, elle n'empêcha pas (si je compte bien) que le propriétaire eut plus de quatre mille tonnes de tubercules : pour ma part, j'en ai ramassé mille paniers de quarante kilos et nous étions une centaine à opérer ainsi.

En plus de notre salaire quotidien, nous avions droit à une prime de un pfennig par panier. Cette prime que nous devions toucher à la fin de la campagne, nous ne la perçûmes jamais, le régisseur ayant prétexté, à notre départ, qu'il n'avait pas assez d'argent de camp et les autorités du camp nous ayant déclaré qu'elles n'avaient rien à voir dans cette histoire-là. Un vol de plus au compte de ces messieurs les Allemands.

Le 18 novembre, nous quittions ce « charmant » pays dont nous avons gardé un si triste souvenir.

Roger GAUBERT.

APPEL

Si vous voulez que notre bulletin vive, envoyez-nous de la copie.

Vous constatez certainement et avec, nous en sommes assurés, beaucoup d'ennui que ce sont toujours les mêmes signatures que l'on trouve au bas des articles. A part les membres du bureau qu'il faut « taper » tous les deux mois (ce n'est pas toujours de gaieté de cœur, d'ailleurs, qu'ils s'exécutent car ils sont obligés de se répéter, leurs fonctions les y incitant souvent), nous ne trouvons guère de rédacteurs. Et pourtant nous sommes persuadés que beaucoup d'entre nous ont quelque chose à dire ; il y a des souvenirs que l'on aime se rappeler et qui feraient plaisir à beaucoup de camarades, soit qu'ils les aient vécus, soit qu'ils y trouvent des faits qu'ils ne connaissent qu'imparfaitement, ou pas du tout, soit qu'on y parle de copains.

Nous demandons instamment à ceux qui jugent que leurs écrits pourraient être intéressants de nous les envoyer ; pour ce faire, il n'est nullement nécessaire de se sentir quelque talent, ni même de s'exprimer en un français châtié ; nous trouverons toujours le moyen d'apporter les corrections utiles. Ce qu'il nous faut, c'est de la nouveauté : anecdotes, récits, idées originales, etc. Nous ne refuserions pas non plus des suggestions intéressantes relatives à la composition de notre bulletin.

Allons, un peu de courage et de bonne volonté. C'est dans l'intérêt de tous. LE BUREAU.

nous faire perdre cette liberté dont nous jouissons avec tant de satisfaction. C'est le soir ; nous venons de quitter notre refuge diurne et devons traverser un village ; il tombe une petite pluie fine ; trois jeunes Allemands dont l'un est habillé avec l'uniforme des Jeunesses hitlériennes sont à l'abri sous un porche ! Nous voyant passer sac au dos, ils nous crient une phrase que nous ne comprenons pas, nos connaissances de la langue teutonne étant plutôt limitées. Nous ne répondons pas et activons notre allure. Alors nos trois « Fridolins » se mettent à nous emboîter le pas en discutant avec animation. A un moment donné, alors que nous sommes encore dans le village, l'« Hitler Jugend » nous apostrophe une nouvelle fois et nous demande nos papiers. Je lui pose la question : « Bist du Polzer ? » Il me montre une carte signée et timbrée et, de son jargon, je comprends vaguement qu'il est Führer de quelque chose. Je lui réponds avec assurance que cela ne veut rien dire et nous continuons notre route. Un court conciliabule a lieu et l'un des trois se détache et part en courant. Nous marchons toujours, mais de moins en moins tranquilles. C'est sans étonnement qu'à la sortie du village, nous nous trouvons une nouvelle fois arrêtés, par un homme cette fois que jouxte le jeune sprinter. Interrogés, nous répondons que nous sommes Italiens et que, devant aller travailler dans une autre ville nous voyageons à pied par économie. L'homme a un petit sourire en coin et nous laisse partir ; je suis pourtant sûr qu'il nous a devinés. Sans doute avons-nous en cette circonstance bénéficié de la politique de collaboration. Toujours est-il que nous poursuivons notre chemin, pas trop rassurés, certes, mais satisfaits de ne plus être accompagnés d'aussi près. Il va falloir se méfier ; bien vite d'ailleurs nous constatons que nos inquiétudes sont fondées : un bruit de bottes précipité derrière nous, un écart prudent de notre part et voilà nos trois gaillards dont le dévouement à la bonne cause est sans limite qui arrivent à notre hauteur au pas gymnastique sur la route que nous venons de quitter. Nous ne doutons pas un instant qu'ils vont nous attendre au prochain village. Pour éviter le piège, les trois ou quatre groupes de maisons suivants sont avec soin contournés.

Il y a quatorze jours que nous sommes partis

et nous avons parcouru environ quatre cents kilomètres. Antoine note les plus petits détails de notre équipée sur un journal de route qu'il a voulu tenir malgré que je n'en fusse pas partisan. Un autre léger désaccord existe d'ailleurs entre nous : je trouve que mon partenaire n'est pas assez prudent ; il veut toujours partir avant que la nuit soit complètement tombée. Malgré tout, il y a une différence considérable avec mon évaison en compagnie de Dada : j'ai d'excellents souliers et le beau temps est de la partie. Seuls, les moustiques nous ennuiant avec obstination. Tels de petits avions de chasse ils fondent sur nous en piqué (c'est le cas de le dire) et ils repartent, pareils à des bombardiers lourds, gavés qu'ils sont de bon sang français, les sales Boches.

Une autre aventure nous arrive. Dans un village, nommé Pitzerpe, une réunion sur la place nous empêche de passer. Couchés dans un petit chemin transversal, nous attendons la voie libre. Bientôt d'ailleurs, les gens se dispersent et, reprenant nos sacs, nous repartons ; mais trois jeunes gens et une jeune fille que nous n'avions pas remarqués, se dirigent vers nous. Nous nous rejetons dans l'ombre. Trop tard ! ils nous ont vus. Nous ne pouvions les éviter. Avec eux, commence alors une conversation animée ; je répète que nous sommes Italiens et que nous allons travailler à la ville voisine. Ça n'a pas l'air de prendre et la fille élève la voix. Va-t-elle réveiller tout le village ? Coûte que coûte, il faut l'apaiser.

« Madame, taisez-vous ! lui dit Antoine, perdant son sang-froid.

— Madame ? Nicht italienische ! Französische ! », s'écrie-t-elle avec importance... et non sans raison.

Nous sommes pris ; il ne nous reste plus qu'à passer aux aveux et, si nous voulons conserver une chance de nous en tirer, à essayer de toucher la corde sensible. Peut-être ont-ils un cœur ! Nous déclarons donc notre véritable nationalité et quelle est notre intention. Chose extraordinaire, ils se calment instantanément et nous témoignent même une certaine sympathie. (Les « Pitzerpois » auraient-ils entendu parler de Montoire ?) Exploitions notre avantage ; sortons les photographies. J'en ai précisément une d'un ami en costume colonial. « C'est mon frère, dis-je, qui se bat en Syrie contre les Anglais. » (On n'en est pas à un men-

songe près dans ces circonstances-là.) Antoine, lui, s'évade pour voir son bébé qu'il ne connaît pas encore. Comment ne pas toucher le cœur d'une jeune fille en lui parlant d'un enfant ? Notre cause est gagnée. Un bref conciliabule entre eux et ils nous laissent partir en nous souhaitant bonne chance et nous tendant la main que nous nous faisons un plaisir de serrer.

Cette aventure nous donne du courage et c'est d'un cœur léger que nous traversons Brandenburg, quelques kilomètres plus loin. Tout près de la ville, d'ailleurs, il nous faut camper. Un bois nous sert de refuge. C'est là que vont commencer nos malheurs ; et qui va en être la cause ? Vous ne devinez pas ? Les moustiques, parbleu ! En vol de groupes, en véritables escadrilles, ils se précipitent sur nous, attaquant tous les points vulnérables de notre corps, provoquant d'intolérables souffrances et rendant tout sommeil impossible par leur infernal « zin-zin ». Nous n'avons pas assez de deux mains pour nous donner des coups sur les parcelles de chair atteintes de leurs trompes démoniaques. Nous les massacrons par centaines, mais il en vient toujours. Comme le lion de la fable, mais avec plus de gloire quand même, il faut que nous nous avouions vaincus ; nous battons en retraite, quittons les fourrés infestés pour nous installer au soleil, loin des lieux qu'affectionnent les terribles diptères.

Grossière erreur ! Nous tombons de Charybde en Scylla puisque, pour échapper aux insectes, nous nous jetons dans les bras des hommes. Plusieurs personnes, en effet, ont l'occasion de nous voir pendant la journée et le soir, nous n'avons pas fait cent mètres sur la route qui mène à l'autostade de Nuremberg qu'un garde-chasse, sans doute prévenu, nous arrête. C'est un géant qui fait bien ses cent kilos et il tient à la main un respectable pistolet automatique ; un magnifique fusil à colimateur qu'il porte à l'épaule, complète son armement. Il nous enjoint de mettre les mains en l'air : c'est vraiment humiliant et je ne m'y résous qu'à moitié. L'homme nous fait passer devant lui, mais c'est curieux comme il tremble : on dirait qu'il a peur.

Avons-nous donc l'air si terrible ?

(A suivre.)

CARNET DU MOIS

NAISSANCES

Nous avons le plaisir d'annoncer la naissance de : Michel, fils de Auguste RIVOLLIER, école maternelle de Feurs (Loire).
 Nos plus sincères félicitations à Mme RIVOLLIER et à notre camarade. Nos meilleurs vœux au charmant bébé.

DÈCÈS

Nous avons la douleur d'annoncer le décès de notre camarade Arnold LANSON, mort le 10 novembre 1948, dans sa 45^e année, en son domicile, 33, rue Arnault-Lanson, à Montesson (S.-et-O.).
 Nous prions madame LANSON ainsi que toute la famille de notre regretté camarade, d'accepter nos condoléances les plus sincères avec l'expression de nos sentiments les plus attristés.

A Marcel HUET

(Suite de la page 2.)

Non seulement tu dirigeais magistralement notre petite équipe, mais encore tu enrichissais nos programmes par les accents de ton cœur généreux. Je veux parler ici de ces quelques poèmes, sans prétention, que j'eus l'honneur de créer devant notre public du XV 268, à Stettin.

Poète, ce n'était sans doute pas ton métier, pas plus que moi je n'étais qualifié pour dire les poèmes.

Mais tu savais trouver des vers simples, des rimes populaires, celles qu'il fallait, justement, pour faire vibrer le cœur de tes camarades.

Emu plus que j'aurais voulu le paraître, je me troublais un peu en les récitant, les vers. Mon émotion toucha encore davantage notre auditoire et ce fut un succès. Quelle franche poignée de mains nous échangeâmes alors derrière le rideau tombé ! Nous étions contents, Marcel, nous avions fait un peu de bien autour de nous.

Mais toi, tu ne devais jamais revoir le ciel de France... Quelques mois plus tard, tu trouvais la mort la plus injuste, puis en dépit de toutes les lois de la guerre et au mépris de toutes les conventions, astreint au chargement d'un bateau de munitions, tu fus tué par l'explosion d'une caisse de projectiles.

La captivité m'a retenu encore deux ans après ta mort, en Allemagne. Mais, un jour de mars 45, le 21, j'ai quitté Stettin sous le feu de l'artillerie russe.

Je suis passé devant le cimetière de Wendorf, mon cœur s'est serré et j'ai pleuré un peu.

Je parlais, moi ; je n'étais pas encore sauvé, mais une aube nouvelle se levait pour moi. Mais toi..., mais vous... qui étiez là, couchés sous cette terre étrangère que je fuyais à jamais, vous, vous restiez là !... et j'eus honte.

En rentrant chez moi, j'ai cherché parmi quelques photos celle qui représente le coin de terre où tu reposes, un simple petit monticule avec une petite croix blanche portant une plaque avec ton nom, la date de ta mort et nos couleurs françaises.

Et c'est au pied de cette humble croix, mon cher Marcel, qu'à défaut des chrysanthèmes traditionnels, je dépose, en ce jour de Toussaint, en souvenir de notre amitié fraternelle, ma reconnaissance émue, car tu étais bon !

François JOUÏX.

Jeu de Dames

CHRONIQUE N° 6

Règles du jeu de dames (suite)

Quand une pièce quelconque dame ou pion, a une prise à effectuer, elle est tenue de prendre du côté du plus grand nombre de pièces, sans avoir égard à la qualité des pièces qui prennent ou qui doivent être prises.

Quelques exemples mettront cette règle parfaitement en lumière :

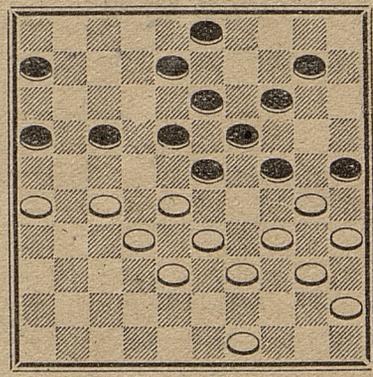
1^o. Une dame et un pion ont à prendre le même nombre de pièces, on a le choix de prendre avec la dame ou avec le pion.

2^o. Une pièce a à prendre d'un côté une dame, et de l'autre deux pions, la dame ne peut être prise, la prise des pions est obligatoire.

3^o. Une pièce a à prendre, d'un côté une dame et un pion, et de l'autre deux pions ; elle peut prendre d'un côté ou de l'autre, au choix du joueur.

(A suivre.)

Problème n° 6 par M. Paul Sonier.



les blancs jouent et gagnent.

Solution du problème n° 5 de M. Michel Fraiberg
 1. 27.22 (18 x 27). — 2. 33.29 (24 x 22). — 3. 37.31 (26 x 28). — 4. 38.32 (27 x 49). — 5. 34.30 (25 x 34). — 6. 40 x 27 (21 x 32). — 7. 48.43 (49 x 38). — 8. 42 x 4. Les blancs gagnent.

COMMENT JOUER AUX DAMES

Études des couvertures du jeu de dames, par M. A. Couttet.

1^{er}. Début. Partie classique. Ouverture par 33.28. L'ouverture 33.28 est l'une des plus anciennes du jeu de dames, elle est encore assez fréquemment utilisée aujourd'hui, et doit être considérée comme correcte, bien qu'elle présente des difficultés certaines pour dégager d'une manière convenable l'aile gauche du damier. 1. 33.28 (18.23) 2. 39.33 (12.18).

Le maître hollandais Battfeld joue fréquemment ici (17.21). Dans ce cas, les meilleurs coups de part et d'autre paraissent être les suivants (17.21) 31.26 meilleur (20.24) 26 x 17 (12 x 21). A 34.29 (23 x 4) 40 x 20 (15 x 24) 37.31 (21.26) 32.27 (26 x 37) 41 x 32, etc. B 34.30 (21.26) suivi de (16.21) et (11.16) si 36.31 et 31.27 qui paraissent corrects.

M. Baledent préconisait aussi ici (13.18) en vue de dégager l'aile gauche des noirs par (9.13) et (4.9).

L'inconvénient de cette méthode est de ne pas permettre ultérieurement, si besoin est d'exécuter un double pionnage par (14.20), ce qui est parfois très gênant.

Dans cette variante, une bonne méthode pour les blancs consiste à développer l'aile droite de leur jeu comme suit :

(13.18 ?) « 44.39 (9.13) » « 34.40 (20.25) » « 49.44 (25 x 34) » « 39 x 30 (15.20) » « 30.25, etc. »

3. 31.27 (17.21). Cette réponse des noirs est généralement considérée comme excellente.

4. 37.31 (21.26) 5. 44.39.

41.37 se joue parfois, mais emmène une partie difficile, car le coup contraint le plus souvent les blancs à exécuter ultérieurement un pionnage aventureux par 27.22.

5. (26 x 37). 6. 42 x 31.

1^{re} variante.
 Les noirs se développent par (7.12).

6. (7.12). 7. 47.42 (2.7). M. Bizot préconise aussi ici (11.17). Les coups les plus usuels dans cette variante sont alors les suivants : « 11.17 » « 27.22 18.27 » « 31 x 11 16 x 7, etc. »

Lorsque les blancs répondent par 41.37 sur 11.17, l'on peut signaler comme intéressante la variante suivante qui permet aux noirs de tenter un joli coup sans sacrifier leur position ex. :

(11.17) 41.37 ? (17.21) 31.26 (1.7) 26 x 17 (12 x 21) 50.44 (21.26) coup fort interdisant 37.31 qui perdrait le pion par (16.21) des noirs suivi de (18.22) (23.29) (19 x 26) (7.11) (2 x 22).

8. 41.37 (12.17).

(A suivre.)

NOUVELLES

Championnat du monde.

Le championnat du monde qui vient de se dérouler en Hollande, du 13 novembre au 4 décembre s'est terminé par la victoire du hollandais Piet Roozenburg. Résultats. — 1^{er} P. Roozenburg (Hollande), 37 pts ; 2^e, R. C. Keller (Hollande), 28 points ; 3^e, P. Ghestem

(France), champion du monde 47, 26 points ; 4 D. Verpoest (Belgique), 23 points ; 5^e Laros (Hollande), 22 points ; 6^e ex aequo, Van der Stuv (Hollande) et G. Post (France), 21 points ; 8^e, P. Pérot (France), 20 points ; 9^e, H. Chiland (France), 15 pts ; 10^e, Demesmaecker (Belgique), 4 points ; 11^e, Rostan (Suisse), 3 points

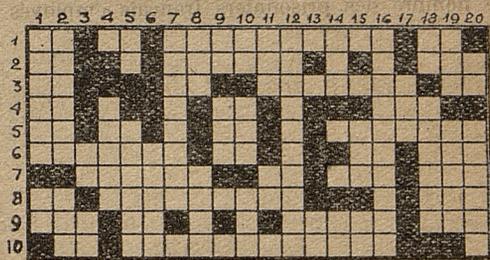
Championnat de Paris 1949.

Le championnat de Paris 1949 par catégories est commencé. Résultats du 1^{er} tour dans le prochain numéro. Pierre PEROT.

MOTS CROISÉS

DE V. MICHAUD

Problème n° 6.



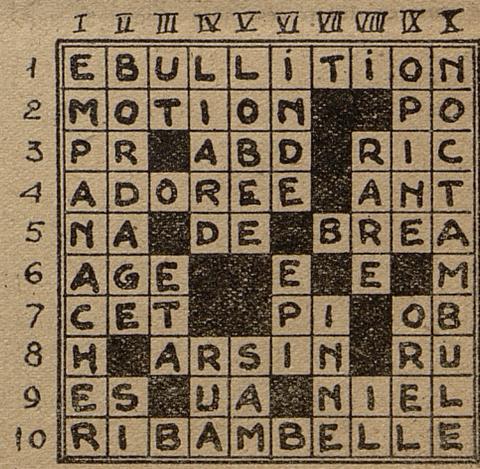
Horizontalement.

1. Direct ou indirect, il est toujours complément. Nous sommes encore loin de vivre son âge. Il est quelquefois injuste pour l'acteur. Première syllabe du troisième mot du second vers de l'hymne de saint Jean-Baptiste. — 2. Premier mot de l'hymne précité. Avait 3 A comme initiales. Nom ancien d'un mouvement de l'âme qui fait toujours des ravages. — 3. Symbole chimique. Deux voyelles dans l'ordre alphabétique inverse. "Facile à mettre dans tous ses états". Phonétiquement, l'une des premières actions de Bébé. — 4. Toujours sujet. Autre symbole chimique. Légumineuse. — 5. Saint qui fut évêque. « Eau ». La mise au-dessus de la vade, au pharaon. Se passe dans l'atmosphère. — 6. Cause du travail. Belle. Utile à Bim. Ordre prescrit dans une religion. — 7. Il fait bon la faire sous un arbre, en été. Marque la surprise. Père des Asiatiques. Avec « moi », un couple. — 8. Employé dans un raisonnement. Un personnage de Victor Hugo le fait avec noblesse. Batz l'est tout autant que l'Australie. — 9. Wagon. Article contracté. « Monnaie ». Après certains numéros. — 10. Est le plus souvent sujet. D'une manière qui appartient à l'air.

Verticalement.

1. Origène le fut parce qu'il voulut l'être. Qui. — 2. Ainsi appelé parce qu'il reste à l'écurie. Devient étoile en grandissant et en progressant. — 3. Nom allemand du mi bémol. Nouveau symbole chimique. — 4. Son fils ne naquit pas dans un lit. — 5. Quatrième symbole chimique. On y inscrit ce qu'on veut faire. — 6. Résultat. — 7. Titre d'honneur réservé à un seul homme. — 8. Tapis vert. Agitation dans l'économie du corps. — 9. Phonétiquement, mer. N'a pas eu de mère. — 10. Cinquième symbole chimique. De la famille des muridés. Particule négative. — 11. Arrache violemment la vie. Affirmation. — 12. Évaluée à environ 120 kilomètres. — 13. En Sibérie. — 14. Nous en venons et ne tenons pas à y retourner. Pronom. — 15. Les enfants le voient venir avec joie. Sixième et dernier symbole chimique. — 16. Permet de soustraire une construction à l'action de certains agents. — 17. Celle que nous vivons n'est pas réjouissante. — 18. Exprime la répugnance. Passa le seuil. — 19. Talent. Partie de débauche. — 20. Rattache. Petits canaux.

Solution du n° 5.





Bernard DUBOIS

5, rue Corneille
MONTLUÇON
(Allier)

détaillant en chaussures et gérant d'un magasin de gros est à la disposition de tous les camarades commerçants.

Les camarades non détaillants peuvent le consulter pour eux et leur famille. Expédition par poste.

Cherche fabricants ou représentants ayant bonnes maisons. Lui envoyer offres et échantillons.

Parisiens qui avez besoin de chaussures, de canadiennes, etc.

Adressez-vous à notre camarade **TRICOT**

Maison BIGOT

186, avenue Jean-Jaurès,
PARIS (19^e)
(Métro Porte-de-Pantin)



ELLE SOURIT MALGRÉ LE TEMPS MOROSE...

Si, comme elle, vous voulez braver la pluie, notre camarade

CORNU

63, boulevard Sébastopol
PARIS (4^e)

se fera un plaisir de vous fournir un imperméable pratique et élégant



Pour toutes vos plantations :

arbres fruitiers, chênes truffiers, vignes de cuve, raisin de table, boutures et racines, griffes d'asperges,

adressez-vous à

ROL René

Pépiniériste
BORRÈZE, par TARASCON
(Dordogne)

qui fait des prix exceptionnels à tous les anciens prisonniers

Camarades qui désirez du Champagne de 1^{re} qualité



Demandez le **CHAMPAGNE**

Jean LEGRAS

2, rue de l'Allée, **CHOUILLY**
par **ÉPERNAY (Marne)**

Livraison à domicile

En recevant le bulletin, n'oubliez pas de vérifier si votre adresse est bien exacte et signalez-nous les rectifications nécessaires. Des journaux nous reviennent quelquefois, faute de précision.

En écrivant à l'Amicale, n'oubliez pas de joindre un timbre pour la réponse.

AVIS

N'oubliez pas votre cotisation pour 1949. Il vous suffit de nous envoyer un mandat-chèque postal au numéro du compte 5003-69 Paris.

Nous vous ferons parvenir en retour le timbre de 1949 que vous collerez sur votre carte.

Envoyez ce que vous pouvez : beaucoup de vos camarades comptent sur votre générosité. **Merci.**

Hôtel de France

MONT-LOUIS (P.-O.)
1.600 m. d'altitude

J. ESCARO

Propriétaire

Téléphone 20

Garage - Chauffage Central - Dernier Confort



J. DAMPFHOFFER

TAILLEUR

71, rue Royale, 71
VERSAILLES (S.-et-O.)



TIMBRES

ACHAT, VENTE, ÉCHANGE

P. BOULAIS

7, rue Vidal-de-la-Blache, 7
PARIS (20^e)



GOREAULT Gaston

Tailleur

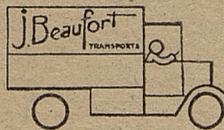
8, rue des Goncourt, 8
PARIS (XI^e)



BEAUFORT Julien

TRANSPORTS

JANVILLE (E.-et-L.)



Amis

qui ne savez quel est le montant de votre cotisation et qui ne savez où l'adresser !!!

Apprenez que pour 1949 la cotisation minimum est de **150 francs**,

mais un peu plus sera toujours agréablement accueilli.

UNE SEULE ADRESSE :

AMICALE DU STALAG II C

68, rue de la Chaussée-d'Antin
Compte courant postal 5003.69

Comité de Rédaction : Boris MICHAUD,
Raymond SEGUIN, Roger GAUBERT.

Le Gérant : Roger GAUBERT.

I. P. R. (R. Seguin, Impr.), 10, Faub. Montmartre, Paris.

CAMARADES QUI VOYAGEZ,

n'allez pas en Touraine sans passer chez

SURGE

(ex-Tischler du Camp)

CAFÉ - BAR - TABAC

145, rue Felvotte
TOURS (Indre-et-Loire)



Vous l'avez belle...

Si vous visitez Nancy

Téléphonez à

GOREL
Vous aurez un taxi
Tél. 45-45 et 64-14



Pour avoir une belle récolte, une belle coupe d'arbres fruitiers et cueillir de beaux fruits

Adressez-vous à notre camarade

Antoine SELVE

22, rue de la Barrère, 22
ILLE-sur-TET (Pyr.-Orient.)



CHARCUTIERS! je serais fabricant de saucissons cuits pour Paris et Banlieue

Prix intéressants

Pour tous renseignements, s'adresser à

M. JOMAT

Boucher-charcutier

NIBELLE (Loiret)



JOSÉ

95, rue St-Dominique
PARIS-7^e

Spécialiste des bas

Ses chemisiers,

Ses lainages,

Sa lingerie

donnent satisfaction

à la femme la plus exigeante !



Si vous rencontrez un ancien camarade du II C qui ne soupçonne pas l'existence de notre Amicale, donnez-lui notre adresse ou faites-nous connaître la sienne nous lui enverrons un spécimen de notre journal et une fiche d'adhésion.

Avez-vous tous votre insigne ?



Sinon écrivez-nous vite ou venez le chercher un jour à notre permanence du mardi ou vendredi.

Prix imposé :

A l'Amicale. . . . 30 fr.

Expédié chez vous. 35 fr.